

MENSUEL
SOP
SERVICE ORTHODOXE DE PRESSE

Supplément au SOP n° 214, janvier 1997

CHRISTIANISME ET RECONCILIATION

Conférence donnée par Olivier CLEMENT, professeur
à l'Institut de théologie orthodoxe de Paris
(Institut Saint-Serge), à l'Université catholique
de Louvain

(Louvain-la-Neuve, Belgique, 15 novembre 1996)

Service orthodoxe
de presse et d'information
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. (1) 43 33 52 48
Fax (1) 43 33 86 72

Abonnements :
voir en dernière page

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices du Comité inter-épiscopal orthodoxe en France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 214.B

Christianisme et réconciliation : le rapprochement de ces deux termes ne va pas de soi. Certes, certaines paroles dures, séparantes, de Jésus dans l'Évangile n'ont de sens qu'intériorisées. C'est en chacun de nous par exemple que doit se faire le partage des boucs et des brebis. Mais tant d'autres paraboles — celle du Festin de noces où sont invités les bons comme les mauvais, à la seule condition de revêtir leur cœur d'un habit de fête — celle du Jugement surtout, au 25^{ème} chapitre de saint Matthieu, où l'homme apparaît comme le sacrement de Dieu pour l'homme, — et finalement le mystère de la Croix vivifiante où Dieu, en Christ, ouvre à jamais ses bras à tous les hommes, — oui, tout cela nous fait comprendre que le christianisme, dans sa profondeur, est réconciliation : en Christ, Dieu et l'homme se réconcilient — le seul moyen d'infléchir un cœur révolté, disait saint Maxime le Confesseur, est la contemplation du Dieu crucifié —, en Christ sont détruits tous les "murs de séparation".

L'histoire, pourtant, pèse lourdement : inquisitions, guerres de religion, et l'Irlande du Nord, et la Bosnie.

Comment alors tenter de correspondre au message essentiel de l'Évangile ?

Pour nous permettre d'ébaucher une réponse,

- je me demanderai d'abord si le christianisme est, sans autre, une religion ;
- en second lieu, comment il peut aider à réconcilier l'humanité d'aujourd'hui avec l'éros et le cosmos ;
- en troisième lieu, comment, en Christ, envisager le dialogue interreligieux.

Christianisme et religion

Les premiers chrétiens étaient considérés comme des "athées". Ils rejetaient la sacralité du pouvoir — la divinisation de l'empereur, la déesse de Rome —, les rites et les magies du pur et de l'impur, aussi bien le Dieu clos sur lui-même du monothéisme que le divin diffus du paganisme — ils annonçaient un message inouï, un Dieu vivant et vivifiant se révélant dans un homme et triomphant par là de la mort et de l'enfer, libérant l'homme, l'affirmant personne-en-communion, lui rendant sa vocation de créateur créé, lui ouvrant le chemin d'une "déification" qui le ferait totalement homme. Religion des religions — les "semences du Verbe" sont partout, disaient les apologistes, — contestation de toute religion comme "possession" du divin, un divin que l'on ne peut approcher que par la négation et l'antinomie.

Peu à peu cependant — c'était trop tôt pour que ce germe porte tous ses fruits —, le christianisme est devenu une religion parmi les autres. La pesante logique du pouvoir l'a contaminé, le rêve d'une société parfaite dès maintenant, sous la direction de l'empereur en Orient, du pape en Occident. Les déviants, les inassimilables — hérétiques et juifs — ont été exclus, voués au ghetto ou au bûcher. Dieu a été ressenti de nouveau comme un être suprême tout-puissant, punisseur, créateur d'un enfer éternel pour ses "ennemis". La chrétienté a remplacé le christianisme, cette "voie" dont parlaient sobrement les premiers chrétiens. Elle s'est défendue par les armes, imitant l'islam qu'elle affrontait. Cette "religion" a créé beaucoup de beauté, les moines, puis les ordres mendiants — d'où l'importance d'un François d'Assise — ont sauvé l'essentiel — mais cette tonalité monastique a contribué à disqualifier l'éros et la femme, la "sorcière". A l'époque moderne, le "religieux", de plus en plus typé, de plus en plus limité, est devenu un compartiment de la culture parmi bien d'autres. Le moralisme et le piétisme l'ont emporté.

Le christianisme du XXI^e siècle ne sera plus, ne se présentera plus comme une religion en série avec les autres (sinon dans quelques ghettos intégristes, véritables "fossiles vivants"), il se découvrira, s'affirmera, domaine de l'Esprit et de la liberté, dans l'espace christique que les philosophes religieux russes — ces prophètes — nommaient la "divino-humanité". La "divino-humanité" est la visée même de la création. Le devenir du cosmos — comme le soulignent aujourd'hui après Teilhard de Chardin, certains astro-physiciens —, puis le mouvement de l'histoire l'ébauchent, et tout se récapitule et s'ouvre sur l'avenir avec la Croix, nouvel Arbre de Vie, avec la Résurrection et la Pentecôte. La "divino-humanité" englobe l'humanité tout entière. L'Eglise est la partie émergée de l'iceberg, un peuple de rois, de prêtres et de prophètes qui témoignent et prient pour faire resplendir dans le Christ qui vient les étincelles partout présentes du Saint-Esprit, du Souffle qui porte les mondes, les cultures, les religions. De l'Eglise, nous savons où est le cœur : dans l'Evangile et l'Eucharistie, mais nous ne connaissons pas ses limites : elle constitue la profondeur de toute existence humaine et c'est en elle que les constellations décrivent leurs orbites et que les amandiers fleurissent à la fin de l'hiver.

Le christianisme du XXI^e siècle ne sera ni un moralisme ni un piétisme, mais l'annonce — appelant à une sainteté créatrice — de la victoire du Christ sur la mort et sur l'enfer. Nous ne pourrions plus éviter ce que Léon Bloy appelait "la dangereuse pédagogie de l'abîme". C'est peut-être la seule voie qui puisse être enseignée désormais aux innombrables héritiers (même s'ils ne le savent pas) de Dostoïevski et de Nietzsche, aux impatients toujours déçus qui s'enfoncent dans l'enfer de la drogue, de l'érotisme, du terrorisme, de la folie. Ces hommes et ces femmes descendus aux régions les plus ténébreuses de l'abîme, véritables écorchés vifs, seront atteints, soulevés, par les gémissements de l'Esprit, par ses clameurs de joie pascale. L'Esprit les projettera non dans le monde du moralisme, mais dans le monde de la résurrection et de la transfiguration — une transfiguration totale de l'homme et de l'univers.

Ainsi seront-ils appelés à une prophétie créatrice, celle du Royaume qui, dit Jésus, est à la fois *entre vous* et *en vous*. Royaume dont la force, la lumière, la fierté peuvent féconder dans leurs fondements véritables l'histoire et la culture de l'humanité. Qu'importe le nombre ici ? Comme l'a dit Kazantzakis, dans cette perspective, "un homme peut sauver l'univers entier". La "tectonique des plaques" nous apprend qu'un déplacement de quelques millimètres dans les couches profondes de l'écorce terrestre peut entraîner un tremblement de terre à la surface ! Une spiritualité créatrice — où, plus on s'enfonce en Dieu, plus on devient responsable des hommes — constitue la véritable infrastructure de l'histoire (pour reprendre, en l'inversant, le vocabulaire marxiste).

Dans la "divino-humanité", le divin n'absorbe ni n'écrase l'humain, pas plus que l'humain pour s'affirmer, n'a besoin d'éliminer le divin. Pour reprendre la grande affirmation des Pères grecs, "Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse devenir Dieu", c'est-à-dire pleinement homme, pleinement capable d'aimer et de créer. Dieu s'est révélé dans un visage d'homme afin que tout visage d'homme puisse s'accomplir en Dieu. Dans la divino-humanité se rejoindront l'Occident et l'Orient chrétiens, le premier mettant davantage l'accent sur l'amour actif, le service du prochain, le second sur la "déification" comme véritable but du "salut". Dans la divino-humanité surtout se rejoindront les humanismes, les anti-humanismes, les révoltes et les explorations qui caractérisent la modernité et les méditations, les théophanies cosmiques, le grand appel à l'intériorité des orientaux non-chrétiens, des orientaux traditionnels. Les négations de l'athéisme s'intégreront dans l'approche négative et antinomique du mystère. En anthropologie (comme en économie politique) le facteur "résiduel" dévoilera le caractère irréductible de la personne, son énigme, et finalement l'homme comme "microcosme et *microthéos*" (comme disait saint Grégoire de Nysse), c'est-à-dire l'homme "image de Dieu". Les sages de l'Orient que l'on voit, les yeux clos s'absorber dans une insondable intériorité, pourront sans

rien perdre de celle-ci, ouvrir les yeux pour découvrir, irréductible elle aussi, l'altérité de l'autre.

Nous comprendrons de plus en plus que pareil christianisme n'est pas une idéologie rêvant d'être imposée par la force de l'Etat. C'est la révélation de la personne-en-communion. La laïcité comme liberté de l'esprit est née du mouvement même de l'Evangile. Les moyens du pouvoir sont étrangers au christianisme. Celui-ci sera de plus en plus un ferment, une lumière, un exemple, n'imposant rien, se proposant dans l'humilité, une prophétie capable à la fois de contester les idoles et d'ouvrir les voies de l'avenir, en témoignant du sens, en offrant à l'homme la capacité de trouver dans l'Esprit pouvoir sur son propre pouvoir.

Ainsi dans la "divino-humanité", se communiquera aux hommes le secret de la divinité qui est l'amour — unité totale et diversité totale, inséparablement. Dieu est Secret et Amour, disait Denys l'Aréopagite, chaque homme aussi est secret et amour, d'autant plus inconnu qu'il est connu. Sans cesse déchirée par notre aveuglement, sans cesse réunifiée par le Christ, l'humanité est en réalité un seul Homme en une multitude de personnes, et donc, car ce sont autant de dimensions des personnes, en une multitude de langues, de cultures, de traditions humanistes ou religieuses. La spiritualité de l'avenir ne sera pas seulement divino-humaine, elle sera *trinitaire*, ne cessant de transmuier Babel en Pentecôte. Au-delà de l'opposition actuelle d'une unification technique de la planète et d'inévitables réactions "identitaires", la révélation de l'Uni-Trinité prophétise l'unité diverse des hommes... et nous pourrons dire, comme Hadewych d'Anvers,

"alors je compris toutes les langues que l'on parle de soixante-douze manières".

Alors nous pourrons répondre à l'argument du mal qui d'Ivan Kramazov au "théâtre de la dérision" interdit toute réconciliation du christianisme et de l'homme moderne.

Votre Dieu, nous dit-on, vous dites qu'il est tout-puissant, infiniment bon, et pourtant le monde est un chaos absurde. Il prépare pour d'innombrables damnés une éternelle chambre de torture. Tout au long de l'histoire et de nouveau aujourd'hui, les hommes se sont entre-massacrés au nom de Dieu. Vous dites que Dieu est miséricordieux : il nous semble au contraire qu'il provoque la cruauté et la haine. René Girard a bien raison de rapprocher la violence et le sacré : chaque communauté se cimente par la dénonciation d'un bouc-émissaire — fonctionne par des mécanismes d'exclusion qu'elle projette volontiers dans l'éternité.

Il faut en finir avec cette image d'un "Dieu diabolique" — née du besoin de vengeance ou de compensation de tant de soi-disant chrétiens. Notre Dieu est le Dieu crucifié — il a été exclu de sa création, il est devenu un "roi sans cité" pour reprendre l'expression de Cabasilas, le mal, il n'en a même pas l'idée, sa face "ruisselle de sang dans l'ombre" (Léon Bloy). Jusqu'à ce que le "oui" d'une femme lui permette de rentrer au cœur de la création pour nous rejoindre au plus ténébreux de la mort et de l'enfer afin de tout remplir de sa lumière, afin d'arracher l'humanité à la fascination du néant et de lui ouvrir les voies de la résurrection. Mais le Dieu crucifié n'a pas la puissance des tyrans ou des tempêtes — il ne peut agir, dans la profondeur des existences, comme un influx de paix, de lumière, d'amour, qu'à travers des cœurs qui s'ouvrent librement à lui.

Nous pouvons déceler en chaque homme l'image de Dieu, l'image du Christ. Tenter de vivre en Christ, c'est tenter de porter dans la prière, le service, l'amour humble et actif, l'entière humanité. Alors nous comprenons qu'on ne peut mettre de limites à l'espérance, car ce serait mettre des limites à la résurrection, comme disait saint Isaac le Syrien. C'est la prière pour le salut universel, telle que l'ont vécue saint Silouane de l'Athos et sainte Thérèse de Lisieux. On ne se sauve pas seul, mais dans l'immense fleuve de vie de la communion des pécheurs et des saints, où les publicains et les prostituées dont le cœur se retourne précèdent tant de pharisiens.

Réconcilier l'homme avec la femme, l'homme avec le cosmos

La situation actuelle voit s'exaspérer le conflit du Christ et de l'*éros*, comme si c'était deux divinités contraires. Et certes, dans l'histoire du monde chrétien, la méfiance envers l'*éros* — réduit à la sexualité, alors qu'il est beaucoup plus — fut longtemps nécessaire pour assumer, contre les fatalités de l'espèce et les extases fusionnelles, la pleine révélation de la personne. Il fallait affirmer l'union avec Dieu comme une communion dont le symbole est la fidélité aimante, et non l'exaltation érotique de l'instant. Le monachisme a dégagé, contre les pesanteurs de la vie biologique, la transcendance de l'image de Dieu en l'homme.

Depuis longtemps cependant l'*éros* a été moins transfiguré que nié. Le célibat clérical, ignoré des premiers siècles du christianisme et de l'Orient, est devenu obligatoire en Occident.

Alors est venue la révolte de la vie. D'étonnantes explorations, innovations, depuis la fin du XIXe siècle, des découvertes trop vite conclues de Freud à la maîtrise par la femme de sa propre fécondité. Hantée par le néant, la modernité exalte l'érotisme, à la fois fête de la chair et recherche précaire d'un autre. Aphrodite surgit encore de la mer, déesse de l'*éros*, aussi brillante et lisse, aussi abstraite en définitive, que les starlettes anonymes des publicités...

Un christianisme authentique n'a peur ni de la vie ni de l'amour. Il respecte la passion, mais il sait qu'elle est mortelle : Tristan et Yseut s'avancent dans un champ de ruines. Il respecte la femme et voit en elle une personne dont la relation avec l'homme ne peut être que de réciprocité. Il respecte le corps et voit en lui l'inscription de la personne dans la matière, sa manière d'être au monde sans être du monde. Il sait qu'on ne connaît pas le divin dans la transe — que recherchent avec rage la musique et la danse d'aujourd'hui —, ni dans l'extase de la prostitution sacrée ou d'un tantrisme vulgarisé, car le partenaire n'y est qu'un instrument. Dans la Bible, la relation de Dieu et de son peuple, du Christ et de l'Eglise, est une relation de fidélité, et c'est dans l'amour fidèle d'un homme et d'une femme qu'elle se reflète, si pauvre, humble et tâtonnant que soit cet amour. La "chasteté", au plein sens du terme, signifie l'intégration de l'*éros* dans une vraie rencontre, soit directement celle du moine et de son Seigneur (alors, selon la formule d'Evagre, il devient réellement "séparé de tous et uni à tous"), soit celle d'un homme et d'une femme, dans la durée et la responsabilité.

Alors la sexualité ne provoque plus ni dégoût, ni fascination, elle devient langage de la communion. A la limite, elle n'existe plus comme telle, il y a seulement, dans un respect et une joie réciproques, l'échange de deux "âmes vivantes", pour parler comme la Bible. La circoncision juive, la symbolique des Noces de Cana dans l'Evangile, montrent que l'amour charnel, s'il est pleinement amour et pleinement charnel, peut avoir une saveur divine. Alors les vieux mythes, les vieux symboles peuvent revenir — et l'on pourra en inventer d'autres — à condition qu'ils n'expriment pas une infériorité de la femme ou une quelconque instrumentalité de l'un pour l'autre, ils peuvent revenir, ou s'inventer, comme une poétique de la communion. Alors aussi la femme n'apparaît plus comme une sorcière, redoutable pour les uns, fascinante pour d'autres (les mêmes souvent !), mais comme une "sourcière", patiente médiatrice des sources de la vie.

La promotion de la femme se fera aussi dans l'Eglise : si l'on peut dire — mais toutes ces images exigeraient examen —, que l'évêque (et le prêtre) sont des figures christo-paternelles, la femme, dans des rôles liturgiques et pastoraux à retrouver ou inventer, sera la figure de la Sagesse, voire du Saint-Esprit dont on sait que le nom, en hébreu comme en araméen, peut être aussi bien du féminin que du masculin.

Il faut ajouter, en inversant l'analyse freudienne, que la vie monastique, lorsqu'elle atteint aux noces du Christ et de l'âme, constitue le plus haut

accomplissement de l'*éros*. Elle est une bénédiction pour la spiritualité nuptiale, pour le mystère de l'enfant. Ce que le couple symbolise, le monachisme l'accomplit.

Le cosmos

Plutarque a entendu ce cri sur la mer : "le Grand Pan est mort !" — Il renaît aujourd'hui. Qu'on pense à l'importance des astres et signes du Zodiaque, au New Age et à son cosmos divinisé. On prend conscience de son corps en l'accordant aux rythmes cosmiques, la mer, le roc, la neige. Heidegger célébrait le mystère de l'être, en contemplant la silencieuse croissance des arbres. Les poètes ont cherché de nouveaux noms du divin dans la beauté du monde. Les religions archaïques voient dans le monde une théophanie. En Allemagne, écologisme et bouddhisme se mêlent dans la volonté de ne plus dominer la nature mais de se fondre en elle. Gaïa, la Grande Mère !

Nous devons retrouver une vision liturgique et mystique de la nature. Le Christ ressuscité transfigure secrètement l'univers. L'eucharistie accomplit les potentialités sacramentelles de la matière. "Je n'adore pas la matière, disait saint Jean Damascène, mais j'adore le Dieu qui, pour me sauver, s'est fait matière". L'ascèse exige "la contemplation de la gloire de Dieu cachée dans les êtres et les choses". L'univers : un *logos alogos*, disait Origène, dont nous pouvons, en Christ, *Logos* incarné, libérer la célébration. Il appartient à l'homme, prêtre du monde, d'offrir à Dieu, dans le grand sacrifice christique de réintégration, les *logoi* des choses.

Conception occultée à l'époque moderne, ou interprétée dans une perspective purement monastique. Il faudrait lui donner toute sa portée culturelle et sociale — féconder par elle l'écologie. Les grands "sophiologues" russes ont commenté les figures bibliques de la Sagesse — souvent en recourant aux symboles de la Kabbale. La Sagesse parle, par exemple, au 8e chapitre des Proverbes : "...Lorsque l'Eternel posa les fondements de la terre, j'étais à l'œuvre auprès de lui, je faisais tous les jours ses délices..." Figure mystérieuse où Dieu et la création semblent se répondre, se correspondre, car la Sagesse est à la fois dévoilement de la tendresse divine et "forme" secrète des choses, leur "trans-apparition", pourrait-on dire. Serge Boulgakov, célébrant la beauté et l'amour terrestres, les oiseaux "comme des fleurs vivantes", la grâce redoutable des fauves, affirme que la terre, comme Sagesse créée, est "la Grande Mère vénérée de tout temps par les païens" et qui, dès sa création, "recélait la Mère de Dieu à venir".

Ici, devient possible la réconciliation du christianisme et des religions archaïques...

Cette "connaissance des êtres" par le "cœur-esprit" pourrait aussi réconcilier — achever de réconcilier — christianisme et rationalité moderne : la "contemplation" spirituelle "de la nature" ne nie nullement cette rationalité, mais pourrait sans doute l'affiner et l'ouvrir, pour — je cite Edgar Morin — "chercher un principe d'explication qui ne dissolve pas le mystère des choses, qui respecte et révèle l'existence de l'être au lieu de les désintégrer".

Christianisme et dialogue interreligieux

Saint Maxime le Confesseur, réalisant au VIIe siècle la synthèse des élaborations patristiques, évoquait les trois "incorporations" du Verbe. La première est le cosmos lui-même, où chaque créature est portée, aimantée, appelée par un *logos du Logos*, par une parole de la Parole éternelle, et l'homme doit déceler et offrir à Dieu, après l'avoir marquée de son génie, la réalité des choses, leurs essences spirituelles. "Butiner éperdument le miel du visible dans la grande ruche d'or de l'invisible", comme l'écrivait Rainer-Maria Rilke.

La seconde "incorporation" du Verbe se fait dans les révélations historiques, celle de la Bible et, ajouterions-nous aujourd'hui, celle du Coran, où la Loi arrache l'homme à l'idolâtrie et au meurtre, au jeu tragique de ses pulsions contradictoires qui font de lui un fétu dérisoire dans le jeu sans fin de l'espèce.

Mais la présence cosmique du divin tend à abolir en l'homme la dimension proprement personnelle, justement parce qu'il ne voit de Dieu qu'une énergie ; mais la révélation de la Loi, tout en humanisant l'homme, en limitant l'expression du mal, ne peut changer les cœurs, transformer le "cœur de pierre" en "cœur de chair" : "Dieu est au ciel et l'homme sur la terre", entre eux une véritable communion n'est pas possible.

D'où la troisième et "synthétique" "incorporation" du Verbe, le mystère du Christ en qui le divin et l'humain, le divin et, par l'humain, le cosmique, s'unissent sans confusion ni séparation. L'eucharistie accomplit les potentialités sacramentelles de la matière et l'ascèse — une ascèse vivifiante — permet "la contemplation de la gloire de Dieu cachée dans les êtres et les choses".

Tous les *avatars* de l'Inde sont autant de préfigurations, voire de figures, de ce Christ cosmique en qui l'histoire est "récapitulée". Cette vision englobante me semble assumer les aspirations du "Nouvel Age", mais en les intégrant dans la rude vérité de la personne et de la communion : rude parce qu'elle exige de nous une liberté responsable. L'homme ne se sauve pas en se "cosmisant", ou plutôt en se dissolvant dans un divin impersonnel par la médiation d'un univers finalement illusoire, il sauve le cosmos en lui communiquant la force de la résurrection, en déchiffrant, en Christ, sous les flammes de l'Esprit, sa célébration muette, en le transformant en langage, en dialogue avec le Père matriciant.

Le communisme s'est écroulé, mais dans le champ historique ainsi dégagé, le fondamentalisme apparaît au sein même des grandes religions. Il provient, pour une part, du choc de la modernité occidentale dans ses formes les plus vulgaires : l'argent comme critère unique, la violence et la drogue, la liberté sexuelle qui ruine les symbolismes immémoriaux concernant la paternité, la maternité, la relation de l'homme et de la femme — en somme l'Occident ressenti comme un vaste "gay pride" !

Plus profondément, le choc provient du passage inéluctable des civilisations traditionnelles où l'homme est porté par la collectivité et connaît, sans plus réfléchir, une relation quasi-fusionnelle avec le divin et le cosmique, à la civilisation moderne que caractérisent la liberté individuelle, la nécessité de choisir, la fascination d'une technique qui provoque de gigantesques déracinements. En Occident, ce passage s'est réalisé peu à peu, il a duré des siècles, il a permis *aussi* le développement de l'esprit critique, de la tolérance, de l'hypothèse et du dialogue.

Ainsi, tandis qu'en Europe occidentale et en Amérique du Nord, la modernité est née du terreau sociologique, psychologique et spirituel local, elle s'impose brutalement *du dehors* dans le reste du monde. Elle détruit alors les structures mentales et sociales, elle jette dans des mégapoles anarchiques et polluées des millions de paysans ruinés par l'économie de marché.

Pour crier sa révolte et affirmer — si misérable soit-on — sa supériorité sur un Occident individualiste et hédoniste, on s'enferme dans sa vérité, une vérité qu'on *possède*. Cette vérité n'est pas celle des mystiques, qui dérangent et libèrent, mais celle des rites, des gestes, qui prennent ainsi une valeur magique, celle surtout des textes, saisis non dans leur esprit mais dans leur lettre, supposée tout entière révélée, tout entière divine. L'esprit critique, l'approche historique sont rejetés comme inspirés par l'Occident diabolique. En Bosnie, ceux qui font le signe de la croix de gauche à droite et ceux qui le font de droite à gauche se sont impitoyablement entretués. Pensée du *même*, où *l'autre* est toujours l'ennemi : si tu es différent de moi, c'est que tu veux ma mort, et je dois me prémunir en te tuant.

Ainsi le fondamentalisme, qui se veut une opposition farouche à l'Occident, *devient en définitive une capitulation inconsciente devant ce qui fut le pire de l'Occident* : l'idéologie, et les techniques totalitaires de conditionnement, de "viol psychologique des foules". Il transforme la religion en idéologie, l'appartenance spirituelle en exaltation de la terre et du sang, la direction spirituelle en divinisation du chef. *Le fondamentalisme est sans doute la forme apparemment religieuse de la sécularisation.*

La première conclusion qui s'impose, me semble-t-il, c'est qu'il faut savoir distinguer le fondamentalisme et la réalité profonde, proprement spirituelle, des grandes religions. Par là-même, aider certains fondamentalistes sincères et mal informés — ce qui est souvent le cas chez les plus jeunes —, à distinguer la foi personnelle et l'idéologie qui la pervertit.

Chaque religion s'inscrit dans des contingences historiques qui représentent d'abord son incarnation mais s'objectivent peu à peu par la pesanteur sociologique et risquent de devenir une gangue où tout s'inverse : je veux dire où l'homme finit par faire Dieu à son image et par l'utiliser comme vengeance et compensation. Les époques de transition, de mise en cause, voire d'apocalypse intra-historique comme la nôtre, brisent l'incarnation et durcissent la gangue. Triompher de celle-ci aujourd'hui, retrouver l'intuition profonde, proprement révélée, de chaque religion, me semble exiger des conditions de plusieurs ordres. Ainsi se précisent les devoirs des chrétiens.

La première de ces conclusions, je crois, serait de juguler la logique impitoyable du néo-libéralisme qui prolétarise physiquement et mentalement d'immenses régions de la planète. Un grand poète russe victime du système concentrationnaire, Ossip Mandelstam, écrivait : "L'homme de notre temps ne connaît pas uniquement la faim du corps, ou, uniquement, la nourriture de l'esprit. Pour le Verbe s'est fait chair et le pain tout simple est devenu mystère et joie". Il faut donc bâtir, et c'est un devoir qui nous réunit, nous, hommes des diverses religions, un nouvel ordre économique mondial fondé sur la justice et le partage. Afin que les hommes des cultures non-occidentales parviennent à maîtriser, quitte à les trier et hiérarchiser à leur manière, les techniques de l'Occident. Tant de jeunes n'ont d'autres moyens de survivre que de se laisser utiliser par le "tourisme sexuel" ou amputer pour fournir aux nantis de ce monde des organes qu'on pourra leur greffer. Donnons un avenir à tous ces jeunes aujourd'hui désespérés, et nous tarirons largement le recrutement du fondamentalisme religieux.

Mais surtout, il faut, pour consumer la gangue de mort des fondamentalismes, recourir au *noyau de feu* de chaque grande religion. Chacune en effet n'est, dans sa profondeur, ni un bloc magique pétrifié, ni une idéologie prête à tuer, mais la révélation d'une Vie plus forte que la mort, une communion avec le Souffle qui fait tout exister, une découverte de la Transcendance qui fonde celle de tout être humain. Partout les grands mystiques savent se pacifier, se libérer des passions et des idolâtries, éveiller en eux le cœur profond, organe d'une "connaissance-inconnaissance" inséparable de l'amour actif.

Il faut veiller que les travaux historico-critiques poursuivis par l'Occident ne barrent pas la route de ce Sens, mais le fassent plus dépouillé, donc plus rayonnant. L'intelligence occidentale cherche aujourd'hui à se dépasser dans une *autre* connaissance, une connaissance spirituelle, elle doit donc devenir, pour les grandes religions, non plus un risque de destruction, mais un moyen d'approfondissement.

Les chrétiens aussi, les orthodoxes en particulier, connaissent aujourd'hui la tentation du fondamentalisme. Pourtant, quand ils réfléchissent un peu, ils découvrent que l'Esprit travaille partout, que les "économies" divines, ses "semences du Verbe", sont multiples, et que les concepts ne peuvent posséder la vérité, encore moins les passions parce qu'on ne possède que des choses : Dieu n'est pas un objet de connaissance mais la plénitude à la fois la plus lointaine et la plus proche, que seules la contemplation et le service du prochain nous font pressentir.

Le judaïsme parle des "justes des nations" et de l'alliance noachite, l'islam d'une sorte de foi ontologique liée à l'existence même de l'homme, le premier cri du nouveau-né et le dernier soupir de l'agonisant composant le Nom divin, le bouddhisme veut guider vers un Vide qui devient compassion, le christianisme célèbre un Dieu tellement Un qu'il porte en lui le mystère de l'Autre et constitue la source de toute communion.

Si l'homme, objet de ce monde, est aussi un sujet qui s'enracine hors de ce monde, devenant d'autant plus inconnu qu'il est connu, c'est parce qu'il est justement l'image de Dieu, disent les juifs et les chrétiens, son *Khalifa*, son représentant, disent les musulmans, le porteur du Soi divin, dit l'Asie profonde. Et parce que ce Dieu échappe à toute appropriation, justement parce qu'il est "Dieu au-delà de Dieu" selon Denys l'Aréopagite, en même temps plus proche de chacun de nous que sa veine jugulaire, dit le Coran.

Les rencontres, dans le feu de l'Esprit, des grandes religions, devraient permettre, hors de tout fondamentalisme, hors aussi de tout syncrétisme, l'avènement d'un nouveau paradigme pour une civilisation à la fois planétaire et plurielle. Ici je voudrais citer Mgr Pierre Claverie, récemment assassiné par des fondamentalistes : "J'acquies la conviction personnelle qu'il n'y a d'humanité que plurielle et que, dès que nous prétendons [...] posséder la vérité [...], nous tombons dans le totalitarisme et dans l'exclusion. Nul ne possède la vérité, chacun la recherche, il y a certainement des vérités objectives mais qui nous dépassent tous et auxquelles on ne peut accéder que par un long cheminement [...], en glanant dans les autres cultures, dans les autres types d'humanité, ce que les autres aussi ont acquis, ont cherché dans leur propre cheminement vers la vérité. [...] On ne possède pas Dieu, on ne possède pas la vérité, et j'ai besoin de la vérité des autres" (*Humanité plurielle*, in *Le Monde* du 4 août 1996). On ne surmontera le fondamentalisme que par le fondamental.

Il ne faut pas conclure mais ouvrir au souffle de la vie ressuscitée, à l'Esprit qui est élan, feu, inspiration. L'Esprit est la beauté du monde et la transparence, parfois, des visages. Au cri de Job de l'histoire, qu'il suscite (oui, même la révolte des athées contre tant d'images menteuses de Dieu), il répond par la Résurrection et la mise en marche de l'humanité vers l'universelle résurrection. Israël, vers ton Messie dont tu reconnaîtras alors le nom. Musulmans, vers le *Mahdî* qui prendra pied sur le plus haut minaret de Damas. Hindouistes et bouddhistes, vers la découverte plénière de l'antinomie qui unit sans jamais les résorber l'une dans l'autre l'unité et l'altérité.

Dans l'Esprit, nous pouvons briser les enchaînements sans fin de la violence en "aimant nos ennemis", en les entraînant eux aussi sur les voies de la création et de la vie.

Dans l'Esprit, le christianisme n'est ni moralisme ni ritualisme, mais appel, force, lumière. Le christianisme n'est plus ni une contrainte idéologique, cette hérésie des temps de chrétienté, ni un compartiment de la culture en série avec d'autres, cette hérésie des temps modernes, mais l'exorcisme, la densité, la profondeur de toute existence, pour qui le veut, dans l'amour et la liberté. Pour l'amour et la liberté.

[Texte publié dans *Louvain*, revue mensuelle de l'Université catholique de Louvain, n° 74, décembre 1996.]

Directeur : Michel EVDOKIMOV. Rédaction : Jean TCHEKAN. Réalisation : Marie-Claire EVDOKIMOV, Serge MODEL, Serge TCHEKAN. — Abonnement SOP + Suppléments : 400 F (France), 500 F (autres pays). Tarifs par avion sur demande. C.C.P. : 2101676 L Paris. — Commission paritaire : 56 935. ISSN 0338 - 2478. Tiré par nos soins.
